

REGARD D'ACTEUR

« Récompensé par l'attitude de mes élèves »

INTERVIEW DE JÉRÉMY BOLLORÉ PAR STÉPHANE GASTON

Après un retour sur son parcours, Jérémie Bolloré nous dévoile sa première année en tant que professeur de STI2D en enseignement technologique transversal (ETT) au lycée Le Corbusier à Aubervilliers.

S. G. : Qu'est-ce qui vous a conduit à l'enseignement ?

Jérémy Bolloré : Le hasard ! Titulaire d'un bac S option SVT en Bretagne, mon désir depuis la classe de 2^{de} était de devenir capitaine dans la marine marchande... mais il n'a pas pu se réaliser. Je me suis donc dirigé vers un DUT GIM (Génie industriel et maintenance). Cette formation assez généraliste m'a surtout permis de toucher à tout dans le domaine technique. En 2007, licence professionnelle d'assistant export trilingue en poche, je suis parti m'installer dans la Manche, mais l'offre d'emplois n'y correspondait pas du tout à ma formation, et j'ai travaillé en tant que commercial. On m'a alors suggéré d'enseigner la technologie en collège, ce que j'ai fait, et cette expérience a été une révélation. J'aimais créer moi-même des objets ou petits systèmes, et là, j'étais comblé : on peut travailler sur des objets modernes et technologiquement intéressants.

Le principal m'a conseillé de passer le Capet de technologie. Mais il y avait peu de formations en France. J'ai suivi celle du Mans. À ce moment-là, la réforme arrive, et je dois passer un master pour me présenter au concours option MEEF EFTP (Métiers de l'éducation, de l'enseignement et de la formation – enseignement et formation technologiques et professionnels). Le master M1 se passe très bien, mais lors du M2 le Capet de technologie devient le Capet SII (sciences industrielles de l'ingénieur). La conséquence sur le métier en est qu'on peut désormais enseigner du collège au lycée. La formation s'adapte au pied levé. Finalement, on apprend qu'il faut choisir parmi quatre options... et que seule l'option SIN est ouverte au concours cette année-là ! Un non-choix en fait ! Et seuls 30 postes sont ouverts. J'ai présenté au concours un dossier qui ciblait le programme de STI2D avec des séquences d'enseignement transversal appliqué au kart électrique. C'était très enrichissant.

mots-clés

lycée technologique, prébac

S. G. : Pensez-vous qu'il y ait adéquation entre le master et votre enseignement au quotidien ?

J. B. : La formation du master, organisée à la suite des réformes, s'est avérée cohérente pour l'obtention du concours, cependant il y a des manques évidents, notamment sur la gestion de classe. Je n'ai pas appris à mener des projets avec les élèves, et j'ai un manque de maîtrise de logiciels comme Matlab, Scilab, LabView, qui sont très présents dans les filières STI2D et S-SI. J'ai acheté beaucoup d'ouvrages de prépa, et je me suis autoformé pour l'essentiel. En définitive, je dirai pour le bac + 5 que les stages étaient utiles, et que j'ai acquis un niveau théorique qui m'a permis de me débrouiller dans l'acquisition de compétences non dispensées lors de la formation. C'est l'envie d'enseigner qui donne la motivation nécessaire pour compléter ses besoins en formation.

S. G. : Comment s'est passée votre première année en tant que prof de STI2D ?

J. B. : J'avais beaucoup d'appréhension au début, mais, en fait, je suis très content de mon année. J'ai reçu un bon accueil de l'équipe de direction et des collègues, je me suis bien intégré à l'équipe pédagogique, et dans le 93 les élèves sont comme partout – peut-être un peu plus bavards, c'est-à-dire nécessitant un peu plus de cadrage. J'avais 13 heures de cours par semaine avec trois classes de 1^{re}, en classe entière ou dédoublée, et 2 heures avec une classe de terminale.

J'ai eu la chance d'avoir mon affectation avec mon emploi du temps début août. J'ai produit les cours pour les trois premières semaines pour, d'entrée, donner une bonne impression aux élèves.

Cette année, j'ai travaillé tous les soirs tardivement pour produire mes séquences. Je ne m'étais pas imaginé que concevoir les activités en classe entière ou de TP demandait autant de travail au quotidien. Mais j'ai été récompensé par l'attitude de mes élèves et leur motivation.

En revanche, je n'ai pas produit directement des cours avec d'autres enseignants, mais nous avons veillé à avoir une cohérence pédagogique dès la rentrée. Il aurait fallu une progression commune, mais je ne pouvais pas imposer mes idées : il fallait d'abord que je les teste.



S. G. : Et pour la gestion de classe ?

J. B. : Je ne me suis pas vraiment posé de questions, car j'avais déjà une petite expérience en collège, où il est fondamental de s'imposer. La formation pédagogique sur la gestion de la classe en tant que professeur stagiaire ne m'a rien apporté de plus qu'en master.

Les élèves trouvaient en début d'année que je les faisais beaucoup travailler. Pour eux, les STI2D c'était nouveau, et ils les avaient plutôt imaginées comme un atelier de montage de robots. Au fur et à mesure de la formation, ils se sont aperçus qu'ils apprenaient plein de choses, et certains m'en ont remercié à la fin de l'année. Mais il est vrai que lorsque j'ai des blocs de 4 heures c'est difficile, même si je les découpe en 2 fois 2 heures : les élèves se fatiguent, se lassent. Il faut aussi que tout le monde ait du travail en permanence, avec notamment des tâches différentes.

S. G. : Comment construisez-vous vos cours ?

J. B. : Il faut avant tout réfléchir par centres d'intérêt, voire par domaines d'application. Dans les systèmes mécatroniques et l'habitat, on trouve de quoi balayer toutes les connaissances de STI2D : matière, énergie, information.

Je décompose mes séquences en études de cas, temps de formalisation et TP tournants sur trois semaines, lorsque c'est possible. Je définis la problématique de la séquence, par exemple « Comment améliorer l'efficacité énergétique dans tel système ? », « Pourquoi le constructeur a-t-il opté pour tel système ? ». Puis, en classe entière, l'étude de cas prend la forme de recherches, dans une démarche d'investigation – j'ai

repris la logique de la technologie en collège. Grâce à l'étude de cas, les élèves acquièrent les connaissances. Puis les élèves, en îlots, remplissent une fiche de synthèse, que seuls un ou deux groupes restituent au tableau avec un diaporama et une carte mentale. Ils doivent donc se répartir le travail à trois ou quatre. Mots d'ordre : autonomie, gestion du temps de travail. Ils adorent la restitution, qui leur permet de faire valoir leur travail... et, la restitution de projet, c'est coefficient 12 au bac.

Pour balayer le programme, il faut plus d'une dizaine de systèmes (gyropode, portail, vélo électrique, éolienne...), répartis par domaines. Ceux déjà didactisés sont intéressants, mais il faut les compléter avec de petits systèmes d'acquisition « maison ». Je m'appuie sur le numéro spécial STI2D de *Technologie* (n° 179, avril 2012) et de nombreux ouvrages théoriques et pédagogiques.

S. G. : Quel est votre point de vue sur le travail en équipe ?

J. B. : Il est indispensable afin de partager et mutualiser ses connaissances, vu la quantité de travail à fournir pour construire puis faire évoluer les séquences de cours, afin de s'ouvrir sur les entreprises, faire des visites et rapporter des projets. Il faut aussi construire son enseignement avec les professeurs de physique et de maths pour gagner du temps ou compléter les savoirs dans la progression. Je regrette de ne pas avoir eu le temps.

D'un autre côté, l'autonomie est une dimension du métier qui m'a intéressé. Pouvoir créer et tester ses cours, créer sa propre progression, ses propres séances. ■